Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 43 (1910)

Heft: 3

Artikel: Science et religion

Autor: Eucken, Rodolphe

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-379873

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

SCIENCE ET RELIGION

PAR

RODOLPHE EUCKEN [1],

Professeur à Iéna.

(Traduction de ROBERT FAVRE.

II

La religion et l'histoire.

Au premier coup d'œil, le conflit entre l'ancienne conception, religieuse, et la nouvelle conception, scientifique, de l'histoire, ne semble pas moins aigu que celui qui met aux prises la religion avec les sciences naturelles. Dans ce nouveau domaine également, de capitales transformations doivent s'opérer pour que ce qui semble, à première vue, détruire la religion de fond en comble, parvienne à se réconcilier, ou même à s'harmoniser avec elle. La conception religieuse de l'histoire représentée par le christianisme en condensait toute l'étendue dans un très court espace de temps, et remplissait cet espace d'événements d'une portée définitive. A ce point de vue, la relation entre Dieu et l'homme forme le contenu essentiel de l'histoire ; un contraste violemment accusé entre le bien et le mal déchire la réalité, et réclame de l'homme lui-même une résolution décisive. La force qui mène les choses ne se trouve pas dans ces choses elles-mêmes, mais dans la puissance surnaturelle, dans la sagesse et dans la bonté de Dieu. C'est lui qui assigne à tous

[1] Votr le numéro de janvier-avril 1910.

les événements des buts déterminés; lui qui suscite de grandes personnalités pour accomplir ses desseins. La création et la chute, la rédemption et le jugement dernier font de l'histoire universelle un drame complet, dont les péripéties s'enchaînent étroitement, et qui doit aboutir, au travers de commotions tragiques, à la victoire définitive du bien. Les événements extérieurs, avec tout l'éclat qui les entoure et tout le bruit qu'ils soulèvent, servent tout au plus à encadrer les faits dont dépend le salut; ils ne sont, relativement à ces derniers, que des épisodes tout à fait secondaires. L'attitude que nous avons à prendre vis-à-vis de l'histoire ainsi conçue est déterminée par le fait que les événements auxquels sont suspendues les destinées de l'univers sont déjà arrivés; nous ne saurions y ajouter quoi que ce soit de nouveau ; il ne peut être question que de nous les approprier par un acte de volonté, et de les conserver fidèlement. La tradition est le véhicule de la vérité; la raison n'a autre chose à faire qu'à s'incliner devant elle. La période des origines du christianisme, en particulier, joue un rôle à tel point prépondérant, qu'elle est plus rapprochée, intérieurement, de l'homme d'aujourd'hui, que les choses du temps présent, et qu'elle fait apparaître à sa lumière les événements contemporains. On part de l'idée que le contenu de cette époque lointaine est parvenu jusqu'à nous sans avoir subi aucune altération ; la tradition est naïvement acceptée en bloc, sans triage ni distinctions. Dans l'histoire sainte, l'éternité a, semble-t-il, fait irruption, d'une manière immédiate, dans le temps : le ciel et la terre se touchent.

Combien tout cela nous apparaît différemment aujourd'hui ! L'homme moderne a nettement devant les yeux l'évolution illimitée de l'univers, dont l'histoire humaine ne constitue qu'une phase imperceptible: la lente et laborieuse ascension de l'espèce humaine, se dégageant peu à peu de ses origines animales; il se rend compte que ce mouvement de tout ce qui existe s'explique, non par une sagesse surnaturelle, mais par des forces inhérentes aux choses et par les situations réciproques qu'elles occupent ; enfin, le strict enchaînement des

causes et des effets, qui régit l'évolution universelle, lui apparaît dans toute sa rigueur. Ce point de vue ne laisse de place nulle part pour une libre décision; l'acte cède le pas au processus naturel; la conception éthique de l'histoire est remplacée par une conception scientifique et causale. Du même coup disparaît la position normative attribuée à certaines personnalités isolées. Ce qui est, en apparence, unique en son genre, s'explique par le milieu, et rentre ainsi dans le tout. Cette interprétation scientifique de l'histoire ne saurait renoncer à ses méthodes en faveur de la religion; elle s'empare de cette dernière comme de tout le reste; et, dans la mesure où elle y parvient, elle en modifie le caractère spécifique en la faisant rentrer dans le grand courant de l'évolution humaine.

A cela viennent s'ajouter des doutes relatifs à la crédibilité des faits que la tradition nous a transmis; des doutes aussi concernant la portée de ces faits pour notre vie personnelle : nos gains sur le terrain scientifique constituent souvent, semble-t-il, des pertes dans le domaine de la vie. L'homme moderne, dont la pensée est si ouverte et l'activité personnelle si intense, ne peut plus accepter sans bénéfice d'inventaire l'héritage du passé; il réclame les titres d'authenticité de cet héritage, et ne saurait se montrer moins exigeant lorsqu'il s'agit de l'histoire religieuse qu'à l'égard de toute autre histoire. En y regardant de près, nous constatons que la tradition a été sur plus d'un point déformée et amplifiée par ceux qui nous l'ont transmise; non seulement bien des choses tombent comme manifestement inauthentiques, mais celles même qui subsistent revêtent un tout autre caractère; au lieu d'être accueillies naïvement sur la foi de l'impression immédiate, elles nous parviennent comme le résultat de recherches laborieuses. Le charme d'une vérité intangible est irrévocablement rompu.

En même temps, la distance qui sépare les unes des autres les diverses périodes de l'histoire s'étend toujours davantage. En étudiant chacune d'elle dans ses caractères particuliers, on arrive à les distinguer et à les séparer toujours plus net-

tement, en sorte qu'il devient de plus en plus difficile d'adapter à la vie contemporaine le contenu des siècles révolus. Cela est vrai de la tradition religieuse comme de toutes les autres traditions. Là où l'on se croyait en présence d'un tout homogène et complet, apparaissent des divergences considérables et même des oppositions; on voit surgir, dans leur extrême complexité, les questions que soulève la critique historique; les faits réputés les plus certains se transforment en problèmes ardus. Luther disait : « Ceci doit être avant tout dûment établi pour le chrétien, et ferme comme le rocher, que les saintes Ecritures sont une lumière spirituelle bien plus éclatante que le soleil lui-même, surtout en ce qui concerne le salut et les vérités nécessaires. » Qui oserait prétendre, aujourd'hui encore, à la suite des travaux de la critique historique, que le contenu de la Bible nous parle avec une évidence aussi irrécusable? Qui songerait à nier les contestations innombrables auxquelles il donne lieu, et les dénégations passionnées auxquelles il vient se heurter?

Le christianisme semble ne pouvoir offrir un salut accessible à toutes les générations humaines, qu'à la condition de ne renfermer aucun élément contingent; il faudrait que le milieu où il a pris naissance donnât simplement à ses premières origines un certain coloris local, qui servît à rapprocher de l'humanité la vérité éternelle, sans que le contenu de celle-ci en fût affecté. Or ce facteur accidentel et contingent a pris de nos jours une importance croissante; il est certain que les origines mêmes du christianisme contiennent bien des éléments qui appartiennent, sans la dépasser, à l'époque spéciale où il est né; dans les dogmes aussi, qui étaient censés fixer à jamais les vérités chrétiennes, notre œil plus exercé discerne bien des facteurs qui trahissent la mentalité particulière du monde grec et les circonstances de l'époque où ils se sont formés. D'une manière générale, le christianisme ecclésiastique a été fortement influencé, dans sa période de formation, par la condition particulière de l'antiquité décadente, qui présentait tous les symptômes d'une civilisation sénile, manquait de fraîcheur, de courage et de

spontanéité, aspirait avant tout au repos, à l'allègement des fardeaux de la vie, et, grâce à cette disposition d'esprit, se portait avec empressement et avec une foi aveugle au devant du merveilleux, de l'incompréhensible, des systèmes autoritaires. Ce qui a pris naissance au sein d'une pareille époque, ou ce qui a, du moins, trouvé en elle son expression, peut-il nous lier aujourd'hui encore, alors que la situation s'est si entièrement transformée? La Réforme a été l'instrument de nombreux progrès; nous la sentons intérieurement plus rapprochée de nous, mais on ne peut pas dire que les problèmes qui se posaient à elle soient les mêmes qui nous préoccupent aujourd'hui. Au seizième siècle, les attaques les plus violentes laissaient hors de cause certains éléments fondamentaux du christianisme que tous s'accordaient à tenir pour intangibles; la culture moderne en était alors à peine à ses débuts, tandis qu'aujourd'hui elle s'est emparée, pour les transformer, de tous les domaines de la vie, en même temps qu'elle ébranlait profondément la base traditionnelle du christianisme. En présence de ces faits évidents, pouvons-nous encore chercher un refuge dans l'histoire, y puiser des directions que nous puissions en toute sécurité appliquer à nos circonstances? Est-il possible de résoudre des problèmes au moyen d'autres problèmes? Et si cela ne se peut faire, une religion est-elle encore en état de se maintenir et de s'affirmer, dont la substance vient s'absorber dans le mouvement général de l'histoire universelle?

Le doute s'étend plus loin encore. Non seulement ce qui passe est indissolublement lié à ce qui demeure, mais les études historiques semblent dissoudre tout ce qui est éternel, toute vérité absolue, et livrer notre existence tout entière au caprice fugitif des instants qui s'écoulent. Ces études mettent en lumière le changement incessant des choses; elles découvrent des transformations dans ce qui était envisagé comme éternel; elles montrent que les faits sont entièrement conditionnés par la situation spéciale et les besoins particuliers des diverses époques. Dès lors, chacune de ces époques ne saurait vivre que de la vie qui lui est propre, cette

vie se déployant tout entière dans le présent, et s'adaptant aussi exactement que possible aux circonstances contemporaines ; à cette condition seulement elle conservera sa fraîcheur, et sera vraie, au sens moderne du mot. En même temps, la relation entre le présent et le passé est modifiée en ce sens, que ce n'est pas le second qui décide du premier, mais l'inverse. Ce sont uniquement les besoins du temps actuel qui déterminent le sens que peut avoir pour nous le passé ; à mesure que ces besoins se tranformeront, l'image du passé subira des modifications correspondantes. La vérité est ainsi réduite à n'être plus que « la fille de chaque époque » — *veritas temporis filia* — ; ne peut être tenu pour vrai que ce qui correspond à une période déterminée et en favorise les intérêts. La vérité ne renferme plus aucun facteur permanent, aucun élément éternel ; sa notion même se trouve totalement modifiée. Un type nouveau de vie fait son apparition ; les traits essentiels qui le caractérisent sont une complète élasticité, une aptitude permanente au changement, une fluidité qui lui permet de glisser avec une parfaite aisance d'un moment à un autre moment du devenir.

Quel que soit le jugement que l'on porte sur la vie présentée sous l'aspect qui vient d'être exposé, une chose est certaine, c'est qu'elle est entièrement incompatible, non seulement avec la religion au sens traditionnel du mot, mais avec toute religion quelconque. S'il n'existe pas de vérité éternelle, si l'homme est incapable de s'élever au-dessus du temps, de dominer le cours incessant des choses qui changent et qui passent, il ne saurait y avoir aucune religion. Une religion qui serait ballottée sans résistance, comme une épave, sur les vagues du temps ; qui taxerait aujourd'hui d'erreur ce que, hier encore, elle proclamait vérité divine, serait une contradiction en elle-même. Si la fluidité qui caractérise toutes les circonstances humaines nous apparaît, à nous modernes, comme une incontestable réalité ; si elle pénètre jusqu'au cœur même des problèmes les plus profonds, la religion n'est-elle pas jugée par ce seul fait ? Ne perd-elle pas à la fois tout point d'attache et tout contenu ?

* * *

Nous venons de le voir, l'attaque qui part de l'histoire et menace la religion est sérieuse; elle pénètre davantage encore dans le vif des problèmes que celle qui a les sciences naturelles pour point de départ. En fait, elle détruirait non seulement toute religion, mais encore toute vérité; elle livrerait notre existence tout entière à de simples opinions, instables ou passagères, si l'histoire humaine n'était autre chose qu'une phase de l'évolution naturelle de l'univers; si elle ne se distinguait de cette évolution par aucun caractère particulier. Est-ce le cas en réalité? Cela ne nous paraît point aussi certain qu'on est généralement disposé à l'admettre aujourd'hui.

Il est tout d'abord un fait qu'il importe de mettre en évidence et d'apprécier à toute sa valeur, c'est que l'homme ne subit pas le cours des choses, n'est pas entraîné par le mouvement général, de la même façon que la nature; il réfléchit ce mouvement dans sa pensée; il le domine et le saisit en une image d'ensemble. Ce simple fait est de la plus haute importance : l'homme serait incapable de prendre cette attitude s'il n'était qu'un phénomène éphémère comme tous les autres, s'il ne pouvait prendre pied sur un lieu élevé, dominant le fleuve du temps. A cette condition seulement, les recherches ayant le passé pour objet peuvent être autre chose qu'un passage perpétuel d'une impression à une autre; le passé peut être compris, pénétré; ses divers éléments peuvent être saisis dans leur enchaînement.

Cette compréhension du passé n'est possible que si nous sommes reliés aux générations disparues par une commune nature, grâce à laquelle nous obtenons l'intelligence d'événements et de situations qui, sans cela, nous demeureraient fermés. De vieux documents secouent la poussière des siècles, d'antiques civilisations reprennent vie, devant le regard de notre esprit. Comment ces mondes, qui nous sont extérieurement si étrangers, pourraient-ils s'ouvrir à nous, si la même façon de penser qui dirige aussi nos recherches, ne nous

unissait à eux ? Comment serions-nous capables de revivre les actes et les efforts, les préoccupations et les souffrances de ces hommes d'autrefois, si nous ne pouvions les éveiller, les reproduire en nous, grâce à une mystérieuse affinité de nature, et les fixer dans une sorte de présent intérieur? Ainsi l'histoire elle-même, en tant qu'expérience, actualise le passé, retient et conserve intérieurement ce qui, extérieurement, a disparu; elle témoigne que l'homme est élevé au-dessus du temps, capable d'opposer une réaction efficace à la fluidité des phénomènes.

Notre rapport avec l'histoire ne s'épuise nullement dans la fonction de la connaissance. La vie, elle aussi, apparaît sous de nouvelles conditions, par le fait que les événements de l'histoire ne continuent pas seulement à agir en vertu de leur causalité naturelle, mais sont expressément détachés et fixés par l'initiative humaine; les monuments et les inscriptions, les traditions sacrées et les codes de lois, en fournissent une preuve; partout la lutte est engagée contre le cours inéluctable des choses, partout on cherche à lui arracher ce qui est jugé digne de subsister pour tous les temps. Cet effort de conservation implique la capacité de distinguer entre l'essentiel et l'accessoire, de pénétrer au-delà des premières apparences, de briser la gangue des faits pris en eux-mêmes, pour en dégager ce qui a de la valeur au point de vue de la vie de l'esprit.

Ce qui peut être constaté, dans cet ordre d'idées, à propos de telle civilisation particulière, acquiert une portée beaucoup plus considérable lorsque, élargissant le cercle de nos investigations, nous considérons les expériences de l'humanité dans son ensemble et cherchons à les utiliser en vue de nos propres circonstances. On aperçoit alors bien plus clairement que nous ne nous contentons pas d'observer du dehors les événements, mais que nous cherchons à établir entre eux et nous un lien intérieur; que nous ne les considérons pas comme tout entiers et à jamais disparus, mais que nous y découvrons un élément réfractaire à l'action du temps, et que cet élément, dégagé et assimilé, est capable

d'enrichir notre existence actuelle. Ainsi nous étudions l'antiquité grecque, non seulement pour connaître les faits qui s'y sont passés, mais pour nous approprier l'esprit dont elle est pénétrée, et pour communiquer par là à l'époque où nous vivons quelque chose qu'elle eût été incapable de produire d'elle-même. Il n'en va pas autrement du christianisme primitif, de la Renaissance, de la Réformation, etc. Nous nous rendons fort bien compte de toute la distance qui nous sépare de ces époques, mais cette distance, quelque considérable qu'elle soit, ne nous empêche pas de chercher à entrer intérieurement en relations avec elles, et cela pour notre plus grand avantage. En rattachant ainsi la vie contemporaine à celle des siècles antérieurs, nous ne sortons pas du temps actuel pour nous réfugier dans le passé, mais nous nous efforçons d'élargir le présent, d'opposer un présent de la vie de l'esprit à celui du moment qui passe ; nous cherchons à constituer un règne de l'esprit au milieu du temps et de l'humanité.

Ces constatations, qui nous apparaissent, prises dans le détail, comme des lieux communs, nous placent, lorsque nous les considérons dans leur ensemble, en présence d'un problème très complexe. Cette manière de comprendre et d'utiliser l'histoire nous oblige à élargir considérablement notre horizon ; elle nous fait toucher du doigt le fait que la vie humaine n'est pas entraînée par le fleuve du temps de la même façon que les phénomènes naturels ; dans la mesure où elle participe à la vie de l'esprit, nous voyons s'intervertir la relation entre le temps et l'éternité : l'éternité devient le lieu véritable de la vie, auquel il faut accéder pour saisir, pour juger les choses qui sont dans le temps, et pour faire le départ des éléments de vérité qu'elles contiennent. Tout travail de l'esprit se propose comme but la découverte de la vérité. Mais la vérité, envisagée au point de vue de son contenu, n'a rien à faire avec le temps. Sans doute, aussi longtemps que nous sommes à sa poursuite, nous sommes soumis, en tant qu'hommes, aux conditions et aux limitations du temps ; mais dans la mesure où il nous est donné de

l'atteindre, nous sommes certains de posséder quelque chose dont la réalité et la valeur en sont indépendantes. C'est ce que nous constatons en comparant, par exemple, la notion du bien avec celle de l'utile. Cette dernière notion varie et se transforme suivant les époques ; ce qui hier était utile peut être aujourd'hui nuisible. Toutes les fois, en revanche, que nous faisons effort vers le bien, nous avons la conviction de tendre à quelque chose qui est intemporel, dont le contenu vaut pour tous les temps ; qui sert à mesurer les choses du temps, et ne saurait être mesuré par elles.

On voit ainsi surgir, sur le terrain même de l'histoire, une réalité suprahistorique ; au travers de toutes les vicissitudes et de toutes les transformations dont notre monde est le théâtre, une vérité éternelle se dévoile aux regards de l'homme. L'histoire, dès lors, se présente sous un tout autre aspect et nos relations avec elle se trouvent complètement modifiées. Le devenir ne peut plus être assimilé au cours ininterrompu d'un fleuve ; avec la vie de l'esprit — non pas simplement avec l'homme en tant qu'homme, — c'est bien un ordre de choses spécifiquement nouveau qui apparaît. Cette vie ne nous laisse pas passifs ; elle réclame notre coopération ; elle sollicite de notre part une décision personnelle ; la nécessité de cette décision enlève à l'évolution le caractère d'un simple processus naturel et lui confère un caractère moral, dans la mesure du moins où l'élément spirituel y entre en jeu. Seulement ce caractère moral a quelque chose de plus large, de plus compréhensif, que dans la conception traditionnelle, qui ajoutait une importance capitale à telle résolution isolée, et dont les notions étroites étaient incapables de soutenir l'assaut de la pensée scientifique. De cette façon, le champ redevient libre pour la manière de comprendre l'histoire que représentait la religion ; ce sont bien deux mondes qui entrent en conflit dans notre expérience personnelle ; des buts élevés se découvrent à notre horizon ; une tâche essentielle, unique, domine et enveloppe notre vie tout entière, dans sa diversité.

A ce nouveau point de vue, les relations que soutiennent

les unes avec les autres les diverses périodes de l'histoire se modifient également. Jusque là, il semblait que chacune d'elles vînt supplanter celle qui l'avait précédée ; ce qui avait été vérité dans l'une devenait erreur dans l'autre. Lorsqu'on s'élève au-dessus du temps en se plaçant au point d'observation dont nous venons de parler, les rapports de succession et d'opposition peuvent se transformer en rapports de coexistence et de pénétration. Il est certain que chaque période déterminée ne manifeste jamais qu'un côté particulier de la vie de l'esprit, ou du moins ne présente cette vie que sous un angle spécial. Lorsque l'on travaille à l'avènement du règne de l'esprit, on voit ces divers éléments se rapprocher, se compléter et s'associer ; ceux même qui semblaient à première vue entièrement inconciliables finissent par se renforcer mutuellement, dès l'instant où l'on parvient à en dégager nettement l'esprit. Cela ne veut pas dire que tous ces éléments soient placés pêle-mêle sur le même niveau, comme s'ils étaient d'égale valeur ; il peut fort bien arriver que tels d'entre eux, se détachant sur l'ensemble en un puissant relief, deviennent « classiques » et acquièrent une portée permanente.

On ne peut guère s'attendre à ce que cet avènement d'un règne de l'esprit, se réalisant dans l'histoire humaine et la séparant en deux courants, — une histoire intérieure, ésotérique, réelle, et une histoire extérieure, exotérique, apparente, — s'accomplisse sans crises et sans secousses. Ça et là, des tournants peuvent être observés, de nouvelles forces sont mises en jeu, qui impriment à la vie de l'esprit une orientation nouvelle. Ces périodes créatrices sont caractérisées par la fraîcheur de la vie qui s'y déploie et par la netteté de leur empreinte ; cette fraîcheur et cette netteté de contour s'atténueront infailliblement, à la longue, en se mêlant à d'autres courants, et plus encore en subissant l'inévitable réaction des infirmités humaines. C'est pourquoi il importe de revenir sans cesse à ces époques classiques dans lesquelles de nouvelles forces ont fait irruption dans l'humanité, ou du moins ont atteint pour la première fois leur plein

épanouissement. Il ne s'agit pas de s'inféoder à elles, de les copier aussi fidèlement que possible dans l'ensemble et dans le détail, mais de pénétrer, à travers les formes et les formules humaines, jusqu'à la vérité éternelle qui s'y trouve enveloppée. Les périodes classiques se rattachent étroitement aux grandes personnalités de l'histoire. Ce qui caractérise ces individualités éminentes, exceptionnellement douées, unissant la pureté de l'intention à la puissance de la vie intérieure, c'est qu'elles présentent comme un but absolu ce que le commun des hommes a coutume de traiter comme un accessoire, ou un simple moyen en vue d'autres buts, et qu'elles en dégagent les nécessités internes en triomphant des énormes résistances que leur opposent les préjugés règnants. Le nivellement des grandes personnalités au profit des masses, ce qu'on pourrait appeler la conception plébéienne de l'histoire, repose habituellement sur la méconnaissance de l'autonomie de la vie de l'esprit, et par conséquent de la dignité de l'existence humaine. Celui qui ne sait découvrir que peu de chose dans l'histoire se contente à bon marché lorsqu'il s'agit de l'expliquer.

Tout cela est d'autant plus vrai que l'on considère non seulement tels faits ou tels aspects isolés de la vie, mais cette vie elle-même dans toute son étendue. Ce qu'on y découvre alors, ce n'est pas une diversité illimitée, mais un nombre déterminé de types qui, au travers de toutes les modifications que subissent les choses d'ici-bas, affirment leur caractère particulier, font entendre comme une note fondamentale qui résonne, pure et distincte, à travers les bruits confus qui montent de l'humanité. Il pourrait fort bien arriver que tel de ces types se détachât de tous les autres, les dominât par sa supériorité ; il se pourrait même qu'ayant pris corps dans une personnalité extraordinaire, il conservât une action et une valeur uniques pour tous les temps.

A vrai dire, ce ne sont là, tout d'abord, que de simples possibilités ; mais elles témoignent, déjà comme telles, de l'existence d'une histoire différente de celle qui présente

tout ce qui arrive comme un processus indéfini et dépourvu de sens.

D'une manière générale, discerner, au sein de l'histoire universelle, une histoire de l'esprit, c'est envisager l'ensemble sous un jour entièrement nouveau ; c'est rendre à la vie qui, d'après la science moderne, semblait s'écouler à l'infini, tout à la fois un lieu où se prendre et une valeur. L'étendue illimitée et la lenteur de l'évolution, le rôle qu'y jouent l'action des forces naturelles et la prédominance des intérêts matériels, rien de tout cela ne saurait plus ébranler le point de vue moral et religieux, du moment où le monde en général, et la tâche assignée à la vie humaine, se présentent sous ce nouvel aspect. Si nous admettons qu'un ordre de choses qui n'a rien de commun avec le temps domine tous les changements et toutes les transformations, la longueur indéfinie des périodes de l'évolution n'a rien qui puisse nous effrayer. En réalité, l'histoire proprement dite ne commence qu'à partir du moment où la vie de l'esprit est parvenue à un développement autonome. La causalité naturelle, l'action insensible de facteurs infiniment petits, peuvent jouer un rôle capital dans la sphère qui leur est propre : elles ne portent atteinte en aucune mesure à la réalité qui entre en scène avec la vie de l'esprit. La majorité des hommes, dans l'effort même qui a pour objet les biens supérieurs, peuvent obéir à des motifs charnels et égoïstes : l'indignité de l'homme ne change rien à la dignité de la vie de l'esprit. La force créatrice qui en émane, qu'elle se manifeste dans la sphère de la connaissance, de la production artistique ou de l'action sociale ; qu'elle se traduise en courage ou en amour, dépasse de bien haut ces motifs inférieurs ; elle procède des impulsions intimes qui caractérisent cette vie. Mieux nous apprenons à la connaître telle qu'elle est, moins nous songeons à nous étonner des résistances que l'homme lui oppose : ces résistances mêmes nous apparaissent comme un hommage rendu à la majesté dont elle revêtue.

* * *

Le conflit entre la conception scientifique et la conception religieuse de l'histoire se présente dès lors sous un jour sensiblement différent, avant tout pour ce motif, qu'il ne saurait y avoir d'histoire, au sens réel du mot, sans une vie de l'esprit qui domine le champ des vicissitudes humaines et sans que cette vie se manifeste dans la sphère de l'humanité. Cette manifestation d'une vie supérieure, se produisant dans un monde hétérogène, qui lui résiste de tant de manières, nous apparaît comme le grand miracle qui s'empare de la vie humaine et la transforme par le dedans. Pour celui qui ne sait pas voir ce miracle, qui ne le discerne pas, en particulier, dans la sphère de l'esprit dont l'étude de l'histoire nous révèle les profondeurs, et qui en revanche croit devoir insister sur les miracles sensibles, la science historique et la foi religieuse demeurent à jamais irréconciliables. Au point du vue auquel nous nous plaçons, on répudiera, à vrai dire, avec la plus grande énergie, tout amalgame entre la conception scientifique et la conception religieuse de l'histoire ; mais la science, en tant qu'elle procède de la vie de l'esprit, et que celle-ci témoigne à son tour de l'existence d'un ordre supérieur, implique nécessairement, pour se soutenir elle-même, une conviction religieuse à sa base. Il est vrai que cette conviction est tout d'abord d'une nature très indéterminée, et ne coïncide nullement avec le système ecclésiastique traditionnel. Ici, une mise au point s'impose, qui ne saurait aboutir qu'à la condition de ne pas s'en tenir au premier aspect que présente la vie, et d'établir une distinction de degrés dans la constitution même de notre être. La perpétuelle mobilité de la condition de l'homme, que nous révèle l'histoire, et le caractère immuable de la vérité, sur lequel doit insister la religion, ne sauraient se concilier si l'on n'approfondit la notion de la vie dans son ensemble. Nous n'avons aucun espoir de découvrir à notre existence une raison d'être, et de participer dans une mesure quelconque à la vérité, si les racines de notre organisme spirituel ne

plongent pas dans une vérité éternelle, qui dirige du dedans notre activité, lui propose des buts à atteindre, et, pour la préserver des erreurs humaines, la ramène constamment à elle comme à sa source.

Ce n'est qu'au prix d'un labeur intense et persévérant que nous parvenons à nous approprier pleinement cette part de vérité éternelle qui habite en nous, et à lui donner toute son efficacité. Ce labeur est soumis aux conditions du temps; il ne peut avancer vers son but qu'au travers des expériences faites dans le temps. Celui-là seul parvient à échapper à la confusion et à la contradiction, qui reconnait que la vérité est pour nous, tout à la fois, une possession et un problème; la vie nous impose une double tâche : nous avons à nous affermir dans ce qui est éternel, et nous avons à le renouveler incessamment. En ce qui concerne plus spécialement le christianisme, il est certain que non seulement la conception du monde, mais aussi la manière de sentir qui lui correspondent, se sont considérablement transformées à travers les siècles, et continuent à se transformer de nos jours. Le droit du temps présent d'adapter sa conviction religieuse aux conditions de la vie moderne ne saurait être contesté. Mais toutes ces variations n'excluent en aucune manière la stabilité, dès l'instant où l'on admet qu'un type de vie *sui generis*, une vie de l'esprit élevée au-dessus de toutes les manifestations caractéristiques de l'être vivant, se perpétue et s'affirme au travers de tout ce qui change. Dès lors, l'évolution ne peut plus être considérée comme un mouvement *de* la vérité elle-même, mais comme un mouvement *dans* la vérité. L'aspect intérieur de notre vie se modifie en ce sens, que les manifestations vitales qui semblaient au premier abord constituer notre être tout entier, apparaissent comme le déploiement d'un être spirituel plus profond, plus intérieur, capable de maintenir son caractère spécifique à travers la perpétuelle mobilité des phénomènes. C'est ainsi seulement que peuvent se concilier dans notre existence la stabilité et le changement, ce qui est d'ordre éternel et ce qui est d'ordre passager. Si l'on ne pénètre pas à cette profondeur, et si l'on n'établit

pas cette échelle des valeurs, toute possibilité de surmonter les oppositions est exclue.

En allant ainsi jusqu'au fond des choses, on atteint à une vie spécifiquement nouvelle, et on prend une attitude nouvelle aussi vis-à-vis de l'histoire ancienne comme de l'histoire moderne. L'ancienne manière de penser prétendait obtenir de prime abord une vérité éternelle; elle visait à une conclusion prompte et définitive, qui fût soustraite à l'action du temps. C'était le cas, non seulement pour la religion, mais aussi pour tous les autres domaines : la vérité semblait, quant à l'essentiel, déjà trouvée; toutefois cette prétention était plus marquée dans la religion que partout ailleurs, l'organisation et le dogme ecclésiastiques étant proclamés vérité intangible avec une insistance particulière. L'esprit moderne rendit à l'évolution son rôle légitime, mit en lumière le mouvement incessant de l'histoire, montra en particulier que ce qui était censé lier définitivement la pensée était issu de situations et de circonstances momentanées; en insistant sur l'énorme distance qui sépare le présent du passé, elle ébranla profondément la valeur de ces formes stéréotypées. On comprit à n'en pas douter qu'une confusion avait été faite entre ce qui est temporaire et ce qui est éternel; on comprit la nécessité d'éliminer cet élément de contingence, dans l'intérêt même de ce qui est destiné à subsister. Mais on ne s'en tint pas là, ainsi que nous l'avons vu; la vie dans sa totalité parut soumise à la loi du changement; tout élément de permanence en fut banni comme chimérique. De là ce relativisme, destructeur de toute vérité, qui réduit la vie à une fuite rapide d'instants particuliers, et la condamne ainsi à une inanité qui finit par devenir intolérable. Par réaction contre ce point de vue, on voit apparaître une aspiration de plus en plus marquée vers ce qui est éternel, vers une vérité durable et permanente. Cette aspiration ne saurait être satisfaite par un retour pur et simple à l'ancienne manière, décidément insoutenable ; elle ne peut l'être que par une démarcation clairement tracée entre ce qui change et ce qui subsiste; il s'agit de recon-

naître la prépondérance de l'ordre éternel dans ce qui constitue le fond de la vie, et celle de l'ordre caduc et temporaire dans le développement de cette même vie. Seul celui qui parvient à dominer ainsi l'opposition entre ce qui passe et ce qui subsiste peut se sentir intérieurement rapproché des grandes époques du passé, et en même temps accorder au présent tout ce qui lui revient. Ainsi seulement on peut allier la profondeur à la liberté qui, trop souvent, sont exclusives l'une de l'autre. La religion et l'histoire, dissociées par la pensée moderne, ne peuvent se rapprocher en vue d'une action commune qu'à une double condition : il faut que l'histoire aille assez au fond des choses pour prendre conscience d'elle-même, en tant qu'histoire de l'esprit ; il faut d'autre part que la religion se présente, non pas comme une théorie sur l'univers, ou comme un sentiment d'une nature spéciale, mais comme la révélation d'une vie nouvelle, d'une vie profonde, sans la présence de laquelle notre existence n'aurait aucun sens et perdrait tout point d'attache. Pour échapper au conflit, qui menace de déchirer notre existence, entre le stabilisme et le relativisme, il ne suffit pas d'obtenir des notions plus claires ; il faut surtout travailler énergiquement à approfondir et à développer la vie elle-même.

(*A suivre.*)